

David BRUNAT

LES
MISCELLANÉES
DU TENNIS



Fetjaine

Extrait de la publication

David BRUNAT

Les
MISCELLANÉES
du
TENNIS

Fetjaine

Extrait de la publication

David BRUNAT

Les
MISCELLANÉES
du
TENNIS

Fetjaine

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction de Gilles Verlant

À la mémoire de ma mère

© Les Éditions Fetjaine, 2011
Une marque de La Martinière Groupe
www.lamartinieregroupe.com
ISBN : 978-2-35425-308-0



Un penseur nommé Jean Tellez a écrit un ouvrage intitulé *L'Usage du tamis en philosophie*. Dans cet opus trop peu connu, l'auteur vante un outil et une pratique servant à une lecture des grands textes philosophiques et qui auraient le même effet que les mailles d'un filet ou les trous d'un crible : laisser s'écouler la matière sans intérêt et retenir les fragments précieux, comme le fait le chercheur d'or avec sa batée.

Le tennis est *aussi* une science du tamis et une philosophie de la vie éclairée par les mots autant que par les gestes et par l'image. En conséquence, il est ici proposé de se servir de cette méthode pour recueillir les pépites qu'une plume vagabonde aura débusquées au sein de ce filon aurifère inépuisable qu'est le monde du tennis.

Le plus long, le plus pur, le plus beau

Comme souvent lorsque survient un événement extraordinaire, il y a eu des signes avant-coureurs. Une sorte de répétition générale, insensible sur le moment mais évidente après coup. Le vent de l'épopée va souffler, mais personne ne s'en doute vraiment parce que c'est d'abord sous la forme d'un léger zéphyr.

Quelques jours auparavant, vous vous êtes imposé sur la marque de vingt-quatre jeux à vingt-deux. C'était au cinquième set de votre deuxième match de qualification pour le grand tableau. On vous disait bagarreur et obstiné, vous l'avez démontré.

À vrai dire, vous êtes un soutier du tennis. Vous vous appelez Nicolas Mahut. Vous portez un drôle de nom, entre le Dahu et la Massue. Une espèce hybride, attachante et bravache. Les Anglais vous appellent « Mahou ». Vous avez fait vos armes en Anjou, province plus réputée pour sa douceur proverbiale que pour ses gros bras des sports de raquette ; votre toucher de balle est admirable et votre volée magique, mais vous jouez sur les courts annexes et vous n'êtes presque jamais cité dans les premières pages des gazettes sportives.

Sauf que, cette fois, pour cette performance notable, le journal *L'Équipe* s'est fendu d'un beau geste : il vous a réservé sa une. Vos pairs ont relevé l'exploit. Votre entraîneur l'a savouré à sa juste mesure. Et il l'a commenté en connaisseur : « On revient à l'origine du tennis, s'est-il exclamé. Un champ, un filet, des lignes à la craie... »

Un « retour à l'origine du tennis » ? Voilà de bien grands mots pour une rencontre qualificative. Il faut raison garder... Et vous, en vrai modeste, vous n'avez pas perdu la tête. Vous savez bien que vous l'avez emporté sur un humble adversaire, le Britannique Alex Bogdanovic, qui est certes chez lui ici mais qui n'est pas loin du deux centième rang mondial et tellement discret qu'il n'a jamais fait partie du club fermé des cent premiers joueurs du monde et n'en fera peut-être jamais partie. Et puis, il faut le préciser, vous n'avez même pas foulé à proprement parler les courts de Wimbledon, le sacro-saint temple du tennis, puisque votre dispute a eu pour cadre les terrains champêtres et excentrés de Roehampton.

Mais on dirait que votre coach, un brin lyrique et comme grisé par cette victoire à l'arraché, a eu le pressentiment de quelque chose. Il a été le premier à deviner que le tennis retrouvait avec vous la sève de sa prime jeunesse et pouvait briller comme un



diamant à la face du monde. Pas ce coup-ci, mais le suivant, qui n'est pas encore joué au moment où il s'extasie sur votre prestation. Pour l'heure, ceux qui l'entendent pérorer pensent qu'il charrie.

Vous voici qualifié. Vous ne l'avez pas volé ! Car, en outre, après cette victoire épuisante, vous avez de nouveau dû batailler pendant cinq sets et revenir de deux manches à zéro face à l'Autrichien Stefan Koubek, un autre humble joueur, pour remporter votre dernier tour qualificatif.

Mais votre joie risque d'être de courte durée. Et vous le savez. Car votre adversaire du premier tour – du « vrai » premier tour – est un solide gaillard. Un « client », comme on dit dans le milieu ; une gâchette, comme on dirait dans *le* milieu. Ce John Isner longiligne et surpuissant est considéré comme le meilleur serveur de sa génération et il incarne de toute sa force la relève américaine. Votre entraîneur, Boris Vallejo, vous dit que vous pouvez y arriver. Il fait son travail. Son rôle est de vous donner confiance et de vous faire croire que le cent quarante-huitième joueur mondial peut l'emporter sur le dix-neuvième. Qu'un crocodile un peu déclinant peut croquer un jeune espoir planétaire.

Qui êtes-vous pour oser le croire ?

Vous êtes un très bon joueur sur gazon. Votre air de chien fou, votre look d'acteur shakespearien vous confèrent un style et du panache. Vous auriez pu figurer au firmament de votre sport. Vous aviez le talent pour. Mais il semble qu'à vingt-huit ans passés vous ayez raté à jamais le train de la grande histoire. La faute à l'absence d'une bonne étoile ? Vous avez certes gagné Wimbledon chez les juniors une décennie tout juste auparavant, en 2000 donc, mais ce titre prometteur et déjà si ancien n'a pas été suivi des lauriers que vous escomptiez et qu'on attendait de vous. Vous avez raté le coche quelques années plus tard au tournoi du Queens, en gâchant

une balle de match en finale du tournoi – votre meilleure performance à ce jour. Bref, votre talent a été plus grand que votre palmarès.

Lorsque, en ce jour de juin 2010 (le 22 juin exactement), vous pénétrez sur le court n° 18 de l'All England Lawn Tennis and Croquet Club pour disputer votre match inaugural contre John Isner, vous ne savez pas que vous allez prendre une revanche éclatante sur le sort.

Vous allez pourtant perdre ce match, comme le prédisent d'ailleurs presque tous les spécialistes. Mais vous allez gagner la partie.

Car vous allez entrer sur le court simple joueur de tennis pour en sortir, deux jours plus tard, dans la peau d'un héros mythologique. L'étoile, Dieu sait pourquoi, s'est mise à briller.

Vous serez, vous et lui, les vrais héros de Wimbledon 2010. Achille et Hector caparaonnés de coton blanc et ayant pour tout glaive une arme en graphite et fibre de carbone aux effets de catapulte. Et livrant un combat qui va plonger le monde entier dans un état d'étonnement que jamais aucun match de tennis n'avait provoqué. Mais pour l'heure, nul ne se doute, et vous pas plus que les autres, qu'il se trame quelque chose. Vous n'êtes pas en guerre et Troie n'est pas à prendre.

Vous refusez d'aller au casse-pipe parce que vous n'aimez pas la défaite ni le ridicule, que le gazon vous inspire, que vous voulez forcer votre chance, que vous aspirez à vous comporter en champion et en gentleman et que la terre anglaise vous a toujours plutôt mieux réussi que les autres régions du globe. Vous êtes brave et vous vous préparez à tous les scénarios. Sauf à celui qui va se dérouler. Parce que c'est vous – ne vous demandez pas pourquoi – que le destin a choisi pour disputer le plus grand – ou tout du moins le plus long – match de l'histoire.



Il faut revenir un peu en arrière. Pas forcément jusqu'en 2000, lorsqu'à dix-huit ans vous levez le trophée des jeunes à Wimbledon en pensant au jour où vous brandirez l'autre, le seul qui compte, celui que le duc de Kent, parrain du tournoi, vous tendra avec un sourire aristocratique et un petit mot caressant et protecteur.

Il faut remonter simplement au début de l'année 2010.

Cette année a bien commencé pour qui aime le suspense et les rencontres au long cours. Le ton a été donné au mois de janvier. Chez les filles. Une belle histoire belge. En finale du tournoi australien de Brisbane, Kim Clijsters rencontre sa compatriote Justine Hénin, récemment sortie de sa retraite sportive. La partie est magnifiquement serrée. Kim remporte ce match splendide au tie-break du troisième set après avoir sauvé deux balles de match. Victoire 6-3, 4-6, 7-6 après 2 h 24 de jeu. Haletant. Les médias sont en émoi.

En recevant son trophée, la gagnante s'écrie : « On a placé la barre très très haut pour le restant de l'année. » Voilà des propos vaniteux ! Mais elle ne croit pas si bien dire. Et sous l'enflure et la joie d'avoir vaincu, c'est une déclaration que l'on peut qualifier de prémonitoire.

Et souvenez-vous aussi qu'à Wimbledon on aime les matchs à rallonge. En 2009, Roger Federer s'est imposé face à Andy Roddick sur la marque de seize jeux à quatorze dans la cinquième et ultime manche. Et quatre décennies auparavant, en 1969, l'Américain Pancho Gonzales avait battu ici son compatriote Charlie Pasarell dans un premier tour de légende sur le score pantagruélique, bouffonesque, de 22-24, 1-6, 16-14, 6-3, 11-9. Cent douze jeux ! Mais c'était avant l'invention du tie-break (expérimenté six mois plus tard au tournoi de Philadelphie). Un record mondial en tout cas, si l'on fait abstraction d'un match à cent vingt-six jeux entre

Roger Taylor et Wieslaw Gasiorek, en 1955, lors de la coupe du Roi en Pologne.

Ce chef-d'œuvre comptable et sportif est jugé indépassable. Vous ne savez pas qu'il va être emporté dans un tourbillon. Celui qui, fin juin 2010, s'abattra trois jours durant sur le court n° 18. Grâce à vous.

Lorsque vous pénétrez sur ce terrain au gazon ras et bien roulé, encadré d'un muret en brique où court le lierre et de bâches vertes vierges de publicité, vous êtes juste habité par l'envie de bien faire et de déjouer les pronostics des bookmakers qui vous donnent battu à plate couture.

Vous voulez vous battre. Votre entraîneur attend de vous que vous vous battiez. Tout comme le public. Et votre région angevine. Et peut-être la France elle-même, blessée par l'inconduite notoire au même moment d'un autre Nicolas, Anelka, sur des terrains de football de l'hémisphère Sud.

Si l'on vous disait, là, sans autre forme de procès, que vous allez écrire l'Histoire avec un grand H et y entrer par la grande porte, vous auriez envie de rire. Si l'on vous disait, là, tout à trac, que les responsables du Hall of Fame de Newport où brille le souvenir des gloires passées et présentes du tennis recueilleront une des chaussures et un des polos que vous avez portés pendant le match qui va démarrer dans un instant pour les entreposer comme de précieuses reliques dans l'une des vitrines de leurs collections, aux côtés d'un blazer de René Lacoste, de photos de Suzanne Lenglen ou des tenues de Roger Federer, vous finiriez par vous fâcher. Et si l'on vous disait enfin que des hordes de touristes et d'admirateurs vous entoureront lorsque vous foulerez, début juillet 2010, ces lieux de mémoire du tennis mondial, vous perdriez réellement votre calme. Vous êtes un modeste, répétons-le, et vous voulez juste faire votre job.



Vous ne savez pas que le grand sorcier du tennis vient d'appuyer sur le bouton de l'Histoire. Celle qui s'écrit avec une majuscule et celle d'un match sans fin où le vainqueur et le vaincu récolteront lauriers et louanges. Bref, l'Histoire se met en marche le 22 juin 2010.

Ce jour-là, un mardi, vous allez commencer par disputer quatre sets somptueux. Le tableau affiche deux sets partout au moment où le match est interrompu en raison de l'obscurité. Vous avez bien tenu, bien servi, bien défendu, bien attaqué. C'est déjà une performance que d'avoir arraché deux manches à l'immense serveur qui vous fait face de l'autre côté du filet. Quelle que soit l'issue de la rencontre, vous aurez évité le ridicule d'une fessée et la frustration d'une défaite sèche.

Vous revenez sur les lieux le lendemain pour disputer le cinquième set.

Le mercredi soir, lorsque votre match est à nouveau interrompu après 7 h 06 de jeu et à cinquante-neuf jeux partout, vous n'êtes plus exactement le même homme. Plus du tout pareil dans le regard des autres.

Car le mercredi 23 juin, un morceau de bravoure s'est mué en curiosité puis en événement mondial pour lequel des chaînes nationales de télévision ont bouleversé leurs programmes.

Vous en avez été l'artisan. Vous avez changé de statut en jouant le cinquième set le plus long de l'histoire, un set tellement long qu'il dépasse à lui seul, et de loin, le match le plus long de l'histoire. Et surtout, il n'est alors pas terminé ! Aura-t-il une fin ? Bien sûr. Il devrait en avoir une. Mais si, par miracle, il échappait à la loi ordinaire ? S'il ne finissait jamais ? Et si Nicolas Mahut, cent quarante-huitième à l'ATP, était immortel ?

En attendant, vous vous êtes battu comme un fauve. À plusieurs reprises, le couperet a failli tomber. Vous avez dû effacer quatre

balles de match. Une à 10-9. Deux à 33-32 (alors que vous avez déjà battu le record du temps passé sur un court de tennis pour un seul match et enfoncé celui du set le plus long en jeux, 25-23 à l'US Open 1969 lors d'une rencontre Newcombe-Riessen). Une encore à 59-58. Mais vous avez tenu bon ! Mieux que le panneau de score, qui a rendu l'âme, dépassé par de tels chiffres. Vous vous êtes même offert deux balles de break à 50-50... Huit heures après la première.

Vous et votre adversaire avez fait preuve d'une bravoure de sage stoïcien et d'une endurance herculéenne. Imperturbables dans la souffrance, vous avez offert jusqu'à la dernière balle une qualité de jeu à couper le souffle. Tout s'est passé dans une espèce d'état de grâce. Empreint de relâchement, de maîtrise de soi et de communion avec l'esprit du jeu.

À 21 h 15, vous avez demandé l'interruption parce que vous n'y voyez plus rien. Le superviseur vous suit. Il fait nuit. Vous regagnez les vestiaires en héros. « J'ai juste essayé de gagner jeu après jeu », lâchez-vous dans un sourire et avec cet art involontaire (ou non) de la litote que manient si bien certains sportifs laconiques. Et vous ajoutez : « On se bat comme on ne l'a jamais fait. » John Isner, lui, laisse tomber une sentence digne de Hollywood : « *Nothing like this will ever happen again. Ever.* » (« Rien de pareil n'arrivera plus jamais. Jamais. »)

Le public renchérit : *We want more !* Il en veut plus ! Toujours plus ! Il a raison.

Pendant ce temps, le prochain adversaire du vainqueur du match, le Néerlandais Thiemo De Bakker, se repose. Il a livré lui aussi un marathon remporté au bout de deux jours sur le score de 6-7, 6-4, 6-3, 5-7, 16-14 contre Santiago Giraldo. Il ronfle.

La crème du tennis mondial a la berlue. McEnroe n'en revient pas. Il s'est prononcé pour l'instauration à Wimbledon du tie-



break dans le set décisif, mais il sera le premier à réserver sa place pour le troisième et dernier acte de cette dramaturgie sans précédent. Tous les joueurs encore en lice suivent le match à la télévision depuis les vestiaires. Roger Federer retarde une conférence de presse.

Ce soir, l'étoile brille pour vous.

Chacun ira de sa petite phrase pour dire son étonnement et son admiration. Vous lirez plus tard leurs commentaires, tous emphatiques. Et sincères. Même pas flagorneurs. Juste éberlués.

Roger Federer : « Je ne trouve pas mes mots. C'est fascinant. »

Guy Forget : « C'est énorme. Je n'ai jamais vu un match pareil.

Un truc magique. »

Jo-Wilfried Tsonga : « Ils devraient être membres à vie à Wimbledon après ça ! C'est un truc de dingue. Plus personne ne pourra battre ça. »

Maria Sharapova : « C'est incroyable ce qu'ils ont fait. Héroïque. Ils ont déclenché un buzz énorme dans le monde entier, ce qui est une bonne chose pour le tennis. Même les gens qui ne s'y intéressent pas ont eu vent de cette histoire. Si ça m'était arrivé, on aurait pu m'emmener à l'hôpital. »

Andy Murray : « On a assisté à un moment inexplicable. »

Xavier Malisse : « Jouer 11 h 05 ? Ce n'est pas pour moi. Je pense d'ailleurs que ce n'est pour personne. »

Andy Roddick : « Sérieusement, aucun des deux n'a envie d'aller aux toilettes ? Même pas l'arbitre ? Je ne peux vraiment, vraiment pas croire à ce qui se passe dans ce match. C'est irréel ! »

Ivo Karlović (titulaire du précédent record d'aces dans un match) : « Je les félicite. Je préfère ne pas essayer de battre ce record, car je serais obligé de disputer un très long match. »

Gaël Monfils : « Ces deux mecs sont des mutants, c'est un truc de martiens. »

Arnaud Di Pasquale : « Une démonstration de valeurs de combativité et d'abnégation. »

John McEnroe : « Une chose pareille n'est jamais arrivée et n'arrivera jamais après. »

Fabrice Santoro (titulaire du précédent record de durée d'un match) : « Ce sont des matchs qui marquent une vie. Je suis super content que ce record tombe, parce que c'est un Français qui le bat et aussi parce que c'est un gars que j'aime beaucoup. »

Rafael Nadal : « C'est incroyable. »

Vous-même, après ce match que vous allez perdre mais pas vraiment, vous reconnaîtrez que « ce furent trois jours tout simplement incroyables » et qu'avec John Isner vous avez joué « le plus grand match de tous les temps dans le meilleur endroit possible ».

Isner insistera sur le lien indissoluble noué au combat entre les deux frères d'armes : « J'imagine que c'est un truc que Nico et moi on va partager pour toujours. Je ne crois pas qu'on ait échangé cinq mots ensemble avant ce match. Maintenant, quand on se croiera dans le vestiaire dans d'autres tournois, on pourra toujours partager quelques trucs de ce match historique. »

Et puis vous n'oubliez pas le troisième homme de ce duel inoubliable. L'arbitre de la partie, Mohamed Lahyani. Portrait d'un homme heureux : « Impossible de se sentir fatigué. Le match m'a fasciné et j'ai pu rester concentré grâce aux joueurs : leur endurance était à couper le souffle et leur comportement exceptionnel. Chaque point ressemblait à une balle de match, je n'ai même pas pensé à manger ou à aller aux toilettes. C'est incroyable d'avoir pris part à une rencontre aussi extraordinaire. Je ne pense pas revoir un tel scénario de toute ma vie. »

Le 24 juin 2010, sur un passing-shot de revers qui vous troue, vous perdez le match et entrez dans la légende.



Sur le coup, vous êtes sonné. Vous réaliserez peu à peu que vous avez grandi. Soixante-dix à soixante-huit. Soixante-dix jeux à soixante-huit jeux !

Une fois passée l'amertume de la défaite, vous êtes heureux. Vous avez donné bonheur et frissons à des millions d'individus et vous avez sculpté votre statue avec un burin plus dur que l'acier : celui de l'épopée.

Et vous contemplez votre grand œuvre, les statistiques affolantes que vous avez concoctées avec John :

- record de jeux : 183 (soit 100 de plus que le précédent record en grand chelem depuis l'instauration du tie-break) ;
- record de durée : 11 h 05 (précédent record : 6 h 33), dont 7 h 6 pour la dernière manche ;
- record du nombre de points gagnants : 358 pour John, 304 pour vous ;
- record d'aces dans une partie : 103 à votre actif, 112 sur les tablettes de John ;
- record du nombre de points gagnés : 502 pour bibi, 478 pour John (vous avez donc perdu la partie en engrangeant davantage de points que votre adversaire, c'est chose courante mais toujours rageante) ;
- et le record que vous préférez, celui du nombre de jeux dans le cinquième set, soit 138.

Vous regagnez votre chambre d'hôtel et vous relisez *L'Éthique* de Spinoza. Vos yeux tombent en arrêt sur cette curieuse sentence du philosophe : « Nous sentons et nous expérimentons que nous sommes éternels. » Puis sur cette phrase : « Nous ne savons pas ce que peut le corps. » Vous le savez, vous.

Vous vous endormez apaisé et grandi. Vous êtes devenu une divinité du tennis.

À la fenêtre, l'étoile brille.

La claque

6-0 en 16 minutes : c'est la dérouillée infligée par Thiemo De Bakker à John Isner, épuisé, au deuxième tour de Wimbledon 2010. L'Américain avait cédé son service une seule fois lors de sa rencontre avec Nicolas Mahut ; il le perdra à sept reprises dans ce match, laminé par le Néerlandais.

Long et oublié

Le match féminin le plus long de l'histoire ? Il eut lieu en 1984 et eut pour cadre le tournoi américain de Richmond (Virginie). Il opposait deux joueuses américaines de deuxième ordre, Vicki Nelson et Jean Hepner. La première eut besoin de six heures trente et une minutes pour venir à bout de son adversaire, battue 6-4, 7-6. Le tie-break de cet affrontement en deux manches dura... une heure et quarante-sept minutes et le point le plus long de ce jeu décisif vingt-neuf minutes.

Des esprits patients ont calculé que, pendant cette presque demi-heure, la balle était passée au-dessus du filet à 643 reprises. Cette rencontre invraisemblable n'a pas marqué les esprits. Le tournoi lui-même a disparu l'année suivante.



Flashé à 249 km/h

249,4 km/h : c'est le record du service le plus rapide enregistré à ce jour. Il a été établi par l'Américain Andy Roddick en 2004 lors d'une rencontre de coupe Davis contre la Biélorussie.

La vitesse des balles est calculée à l'aide de radars qui, à l'instar de ceux de la police, émettent une onde en direction de l'objectif (projectile ou véhicule selon les cas) et mesurent la variation de la fréquence de l'onde émise après la frappe. C'est ce que les scientifiques appellent l'effet Doppler.

Le record du monde de ski de vitesse est, quant à lui, de 251,4 km/h. Deux petits kilomètres supplémentaires. Mais avec la notable différence que le skieur glisse à la même vitesse que ses planches alors que le joueur de tennis est vite largué par sa balle. S'il « suit » au filet, c'est au plus à une vitesse de 30 km/h. Un vrai lambin.

Souffle helvétique

249 km/h, c'est la vitesse à laquelle, le 26 décembre 1999, l'ouragan Lothar frappa la Suisse. Patrie de Roger Federer. Ce dernier, bien qu'excellent serveur, n'a jamais dépassé la barre des 230 km/h.

Femmes de service

Honneur aux dames et aux États-Unis.

Si Andy Roddick détient le record masculin du service le plus rapide, chez les femmes, c'est une Américaine, Venus Williams, qui tient le haut du pavé. Triple recordwoman de la discipline : 204 km/h en 1998, puis 206 km/h et 208 km/h en 2007. Ces frappes supersoniques (ou presque) ont été enregistrées de surcroît sur le sol américain, lors de l'US Open.

On notera toutefois que le record féminin absolu, hors tableau final, est à mettre à l'actif de la Néerlandaise Brenda Schultz-McCarthy avec un engagement à 209 km/h réalisé lors d'un match de qualification pour le tournoi de Cincinnati, aux États-Unis toujours, en 2006.

Vitesse de balles

Quelques records de vitesse enregistrés avec des projectiles sphériques à vocation sportive.

Balle de tennis : 249 km/h.

Balle de golf : 330 km/h.

Ballon de football : 135 km/h.

Volant de badminton : 420 km/h (record mondial établi en 2010).

Balle de squash : 250 km/h.

Balle de ping-pong : 150 km/h.

À comparer aux 3 600 km/h que peut atteindre une balle de fusil sur une distance de 1 000 m.

Quand la terre rouge de Roland-Garros devint noire...	279
Le sacre inattendu de la princesse Anastasia	281
La chute de la princesse Anastasia	282
Les Six qui ont sauvé une balle de match avant de s'imposer à Roland-Garros	283
Les Quatre qui ont sauvé deux balles de match avant de s'imposer à Roland-Garros	284
Ouvrier de la onzième heure	284
Les plus jeunes vainqueurs de Roland-Garros	286
Les plus vieux vainqueurs de Roland-Garros	287
Le V de la victoire	287
Allez, Dédé !	288
Les fautes des autres	289
Le monde de la faute	289
La coupe enchantée	291
M comme Mousquetaires et Mellerio	292
O comme OPA	293
Vigne et cygne, même combat	293
La médaille des braves	294
Allez, Simone !	294
La victoire sur un plateau	295
À quand une coupe Française-Durr ?	295
I have a dream	296
Un autre rêve	297
Toc, toc, toc, il y a quelqu'un ?	297
La guerre de 39	297
Cheveux blancs	299
Le musée de Roland-Garros et ses amis	299
De quoi Roland-Garros est-il le nom ?	301
De quoi Wimbledon est-il le nom ?	302
Wimbledon vu de France	303
Wimbledon, c'est « roots »	303
Wimbledon, c'est « vintage »	304
Wimbledon, c'est « fun »	305
De quoi l'Open d'Australie est-il le nom ?	306
De quoi l'US Open est-il le nom ?	307
De quoi le tennis est-il le nom ?	308
Blaise Pascal a parlé	309
Remerciements	310

Wimbledon 2010 : le match Isner-Mahut bat tous les records : record de durée (11 heures 5 minutes, dont plus de 7 heures pour le dernier set), record d'aces (112 pour Isner, 103 pour Mahut), record de nombres de points gagnés et, bien sûr, record de jeux : 138 rien que pour le dernier set !

En s'ouvrant sur ce match de légende, ce livre évoque bien d'autres grands moments du tennis. Des histoires vraies, comme celles d'un vainqueur de l'US Open ancien rescapé du *Titanic*, d'un roi de Suède qui fut l'un des plus grands adeptes du tennis, ou de la première championne à avoir posé nue pour un magazine de charme. Des statistiques effarantes (services à près de 250 km/h, raquettes brisées par centaines par le Russe Marat Safin au cours de sa remuante carrière) ; portraits de stars comme le maestro Roger Federer ou le phénomène Rafael Nadal ; citations et déclarations de joueurs, dont un indispensable florilège des insultes proférées par McEnroe contre les arbitres et le public ; regards et anecdotes sur le mythique tournoi de Roland-Garros...

On y trouve également de nombreuses miscellanées sur la culture tennis, les liens entre balle jaune et musique ou littérature, ainsi que des points de vue originaux sur l'histoire du jeu ou le vocabulaire de tennis.

Un livre érudit et réjouissant, pour tous les amateurs de la petite balle jaune !

David Brunat, consultant en communication, est l'auteur de plusieurs livres dont Tragic Atlantic ou Les Métamorphoses du Titanic (Flammarion, 1998) et Balles trappe, histoire d'un match de tennis presque comme les autres (Publibook, 2009). Passionné de sport, il est chroniqueur sur le site spécialisé www.tennistalk.com